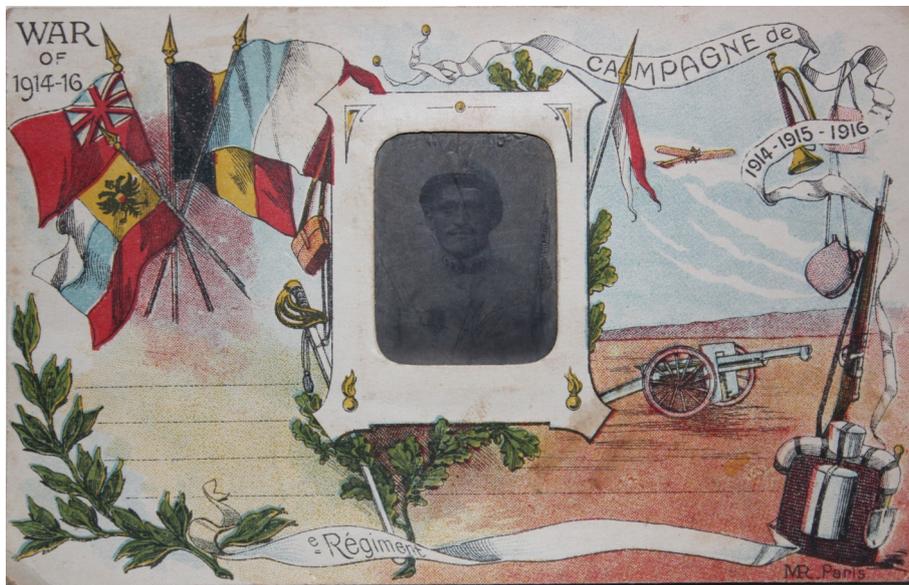


Les correspondances

Jamais les Français ne se sont autant écrit que pendant la Première Guerre Mondiale.

Forts d'avoir appris à écrire, grâce à l'école obligatoire de Jules Ferry, des soldats envoient volontiers une lettre par jour, si ce n'est davantage, et en reçoivent autant.

Dix milliards de lettres furent échangées durant ces quatre années !



La lettre est « aussi nécessaire au soldat que la boule de pain, la soupe, le quart de jus et le pinard ». Cette marée de courrier est capitale pour le moral de tous, civils et combattants, avides de nouvelles. Preuve pour le soldat qu'il n'est pas oublié et pour ses proches que l'être cher est encore en vie. Car tous veulent rassurer...

Nous reproduisons ici des courriers échangés par nos soldats de Sagnac et Cambran. Cependant, afin d'évoquer certains sujets pour lesquels nous n'avons pas de témoignages direct de nos Poilus, nous utiliserons quelques lettres prêtées par des familles de la région ou d'ailleurs.

Nous avons systématiquement conservé l'orthographe, la ponctuation et la syntaxe originales.

La lettre « pour donner des nouvelles »

Cherbourg, ce 18 mars

Chers parents,

J'ai reçu aujourd'hui des nouvelles de Vincent. Je vois qu'il a changé d'adresse. J'en ai été très content car il ne m'avait pas écrit encore depuis mon incorporation. J'ai appris que la classe 19 allait partir le 15 avril. Vous voyez que je n'ai pas risqué grand-chose de m'engager pour 2 mois et demi. Je suis dans un bon régiment. Car à Cherbourg il y a le 110^e artillerie lourde mais ils ont beaucoup plus de travail que nous avec les chevaux. Il y a aussi 1200 engagés dans la marine. On les envoie ces derniers après 5 ou 6 semaines depuis l'arrivée en Orient. Cela fait que le meilleur je crois est ou je suis. Si j'avais un brevet de chauffeur je partirai à Vincennes dans les automobiles. Mais tampus je ne suis pas trop mal ici. J'ai reçu aujourd'hui l'autre colis. Je vous en remercie et ne l'ai pas encore ouvert.

Pierre Bernadet (soldat n°32)

Le 20 juillet 1917

Bien chère Marie, Chers Parents,

Hier j'ai trouvé une occasion ainsi que je le prévoyais pour faire partir ma lettre, un agent de liaison du commandant qui allait au poste du colonel où se fait la répartition. Donc elle sera arrivée à temps. J'ai reçu le colis dit colis de voyage, et que je garde pour cette grande occasion. Je ne l'ai pas encore ouvert, mais je puis avoir entière confiance, le contenu ne pouvant que se conserver. C'est demain que partent les 8 permissionnaires de ma compagnie. On parle toujours d'un autre départ pour le 4, et il me tarde de voir sortir la liste ; c'est probablement l'affaire de 2 ou 3 jours au maximum. Il paraît qu'on arrive très souvent à temps à Bordeaux pour prendre le train de 7h1/2 ; j'arriverai donc à Dax vers 10 heures. Afin de n'être pas obligé d'y revenir aussitôt pour faire viser ma perm, je le ferai en arrivant, et prendrai une bicyclette si toutefois je n'ai pas correspondance immédiatement sur St Sever ou Mimbaste. Aujourd'hui mauvais temps ; partie de pêche ratée, car nous n'avons pu y aller.

Je vous embrasse à tous, et mes meilleurs baisers à petit Roger.

Ernest (Ernest Getten, soldat n°151)

Ma chère petite Jeane,

Juste deux mots pour ne pas laisser passer la journée sans te donner des nouvelles qui sont toujours très bonnes et en même temps, pour te dire que je ne pars pas en permission le 26 et même, je ne sais lorsque je partirai vu que mes camarades ne rentrent pas. Je t'envoie une petite carte qui, je sais, te feras plaisir. Je ne voulais pas te l'envoyer parce-que je suis loin, surtout, ne te fais pas de mauvais sang.

Adieu ma petite chérie, ne t'ennuies pas trop, je vais vite arriver, ça me tarde je ne fais que penser à toi. Je ne peux plus dormir la nuit, reçois de gros baisers en attendant de pouvoir te les donner en vrai.

Adieu.

Jules.

Nous allons bientôt manger, il y a la soupe.

(Lettre de Jules Lafitte, soldat n° 195, à sa fiancée)

La lettre « pour rassurer »

Elle peut être très brève ou circonstanciée...

En très bonne santé. Au plaisir.

Dubrasquet (Carte postale d'Etienne Dubrasquet, soldat n°109, à son épouse)

Le 11/7/16

Mon cher papa,

Un triste accident aujourd'hui. Le premier aussi grave. Un avion a été descendu probablement par les mitrailleuses terrestres. On a envoyé un autre avion pour voir où il était. Il l'a vu entre les lignes françaises et boches plus près des lignes boches. Mais on n'a pas de nouvelles des types ce soir et c'est arrivé ce matin à 7 heures. Il sont d'ailleurs fait une grosse faute. Ils ont passé les lignes à 800 m à cause des nuages alors que les balles de terre vont jusqu'à 1600 m. C'était un observateur très guignard car ça colle souvent qu'on passe à 800 m et un pilote arrivé depuis 2 jours et qui passait les lignes pour la première fois. Je ne fais pas de telles folies, ne craignez rien. Ça va épatamment.

Je vous embrasse de tout cœur tous.

Pierre (Lettre de Pierre Le Deschault de Monredon, soldat n° 232 à son père).

Cherbourg, le 8 décembre

Bien chère mère,

Enfin me voilà en France depuis hier. Fini de se faire du mauvais. Je suis maintenant délivré de cette sale vie de savoir qu'ils nous ont fait voir de toutes les manières et de privations inimaginables. Je vais vite dire que je suis arrivé ici hier par mer après cinq jours de voyage. Je suis en très bonne santé et j'espère que ma carte t'en trouvera de même ainsi qu'à toute la famille. Je te quitte en t'embrassant bien fort, à ces jours-ci.

Ton fils qui t'aime.

Jean (Lettre de Jean Dupin, soldat n° 121 à sa mère).

Le 1^{er} avril 1915

Mon cher enfant

Merci de ta charmante lettre que tu m'as écrit : c'est très bien fait mais je pense qu'on t'a aidé un peu. Je suis en parfaite santé et te prie d'embrasser bien fort pour moi parrain, marraine, maman et Adrienot pour moi. Reçois les plus tendres baisers de ton père.

Emile (Emile Cassen, soldat n° 44 à son fils Alexandre)

Le 4 novembre 1918

Mon cher Adrien

Tu ne m'as pas écrit depuis longtemps. Es-tu encore à Ozourt ou bien as-tu recommencé l'école. J'attends aujourd'hui une lettre de maman et j'espère bien que vous êtes tous en bonne santé. Je suis très bien et te prie d'embrasser bien fort pour moi parrain et maman et Alexandre et de recevoir beaucoup de baisers de ton père

Emile (Emile Cassen, soldat n° 44 à son fils Adrien)



La lettre « religieuse »

Face à la mort, la foi qui n'était que tiède chez beaucoup s'est avivée : officiers et soldats jettent leurs regards vers le ciel...

Le 6 août 1916,

Aujourd'hui, dimanche, repos complet ; messe militaire à 9 heures dans l'église de Cérisy, j'y suis allé. Tu dois te penser, ma chère Corine, moi qui n'allais pas souvent à la messe avant la guerre, maintenant j'y vais toutes les fois que j'ai l'occasion. Tu vas être obligée de croire que je suis redevenu chrétien. Eh bien, entre les deux, je veux qu'il n'y ait rien de caché, je veux te faire savoir tout ce que je pense et tout ce que je fais.

Je vais à la messe parce que le danger m'a effrayé, et m'a fait réfléchir à des choses auxquelles je ne voulais guère penser avant la guerre.

Lorsque j'étais avec toi, j'étais pris par mon travail, et je voulais en même temps me passer quelques plaisirs, et je ne réfléchissais guère à ce qui devait m'attendre ici. Je ne pensais qu'au présent. Mais lorsque je me suis vu privé de tous les plaisirs, quand les obus et les balles m'ont mis devant la mort, et c'est aussi en prenant les longues heures de garde au créneau que j'ai eu le temps de réfléchir, et maintenant j'ai pris au sérieux ces croyances avec lesquelles j'ai discuté si souvent avec les camarades. Voici comment ça se passe et que l'on dise ce qu'on voudra, je sais que tu seras de mon avis.

Joseph Gilles

(Pierre dit Joseph Gilles était un ouvrier agricole habitant à Sore qui écrivait chaque jour à sa femme Corine. Il a été tué par un éclat d'obus, au moment de la relève, à Celle dans la Somme le 20 août 1916. Il venait d'avoir trente-six ans.)

La lettre « détresse »

Chers parents

Je vous ai déjà écrit une carte depuis que je suis ici mais je n'ai reçu aucune réponse. Vous m'écrirez souvent car ici c'est comme une prison. Il fait beaucoup froid la nuit et le jour on se brûle. Le matin quand on se réveille on est gelé, aussi je vous prie de m'envoyer un maillot en laine et des bons il me servira pour faire la campagne. On ne doit pas aller à Bordeaux sans cela je me l'aurais acheté. Vous me l'enverrez au plus vite car je me gèle. Vous pourrez y mettre un peu de jambon dedans car on nous fait presque mourir de faim. Est-ce que vous avez des nouvelles d'Henri, écrivez moi au plus vite.

Votre fils qui vous aime

Joseph (Joseph Pouymayou, soldat n° 296, à ses parents. Cachet de la poste du 30 septembre 1914... Son frère Henri a été tué le 17 septembre 1914.)

La lettre « testament »

Suippe (Marne), le 26 août 1914

Mes chers petits,

Du champ de dévastation où nous sommes, je vous envoie ce bout de papier avec quelques lignes que vous ne pouvez encore comprendre. Lorsque je serai revenu, je vous en expliquerai la signification. Mais si le hasard voulait que nous ne puissions les voir ensemble vous conserverez ce bout de papier comme une précieuse relique ; vous obéirez et vous soulagerez de tous vos efforts votre maman pour qu'elle puisse vous élever et vous instruire jusqu'à ce que vous puissiez vous instruire vous-mêmes pour comprendre ce que j'écris sur ce bout de papier. Vous travaillerez toujours à faire l'impossible pour maintenir la paix et éviter à tout prix cette horrible chose qu'est la guerre. Ah ! la guerre quelle horreur ! villages incendiés animaux périssant dans les flammes. Etres humains déchiquetés par la mitraille : tout cela est horrible. Jusqu'à présent les hommes n'ont appris qu'à détruire ce qu'ils avaient créé et à se déchirer mutuellement. Travaillez, vous, mes enfants, avec acharnement à créer la prospérité et la fraternité de l'univers. Je compte sur vous et vous dis au revoir probablement sans tarder.

Votre père qui du front de bataille vous embrasse avec effusion.

Martin Vaillagou, soldat au 131^{ème} Régiment Territorial d'Infanterie, 5^{ème} Compagnie. (A ses deux fils, Maurice et Raymond).

Le 12 avril 1917 sur le front,

Mon cher frère,

Je t'envoie ces deux mots pour te donner de mes nouvelles qui sont excellentes : je me porte très bien et je souhaite de tout mon cœur que ma présente te trouve de même.

Maintenant le beau temps se met de la partie et je crois que sous peu ça va donner.

Donc étant à la veille d'une attaque et ne sachant ce que le sort me désigne, je te fais mon cher Paul mon légataire universel des usufruits viagers et sans caussion dans le cas ou je viendrai à être tué. Je te lègue aussi ma montre souvenir de mon parrain.

Je t'embrasse bien fort.

Ton frère pour la vie.

Vincent Ducassé (de Hinx. Caporal au 37^{ème} Bataillon de Tirailleurs Sénégalais, Mort pour la France le 16 avril 1917 à Ailles dans l'Aisne à 37 ans).



La 1^{ère} Messe dans le Fort reconquis

Dans le Fort de Douaumont
(Photo Pierre Le Deschault de Monredon)

La lettre d'adieu

Ma bien chère Lucie,

Quand cette lettre te parviendra, je serai mort fusillé.

Voici pourquoi : le 27 novembre, vers 5 heures du soir, après un violent bombardement de deux heures, dans une tranchée de première ligne, et alors que nous finissons la soupe, des Allemands se sont amenés dans la tranchée, m'ont fait prisonnier avec deux autres camarades. J'ai profité d'un moment de bousculade pour m'échapper des mains des Allemands. J'ai suivi mes camarades, et ensuite, j'ai été accusé d'abandon de poste en présence de l'ennemi.

Nous sommes passés vingt-quatre hier soir au Conseil de Guerre. Six ont été condamnés à mort dont moi. Je ne suis pas plus coupable que les autres, mais il faut un exemple...

Mon portefeuille te parviendra et ce qu'il y a dedans. Je te fais mes derniers adieux à la hâte, les larmes aux yeux, l'âme en peine. Je te demande à genoux humblement pardon pour toute la peine que je vais te causer et l'embarras dans lequel je vais te mettre...

Ma dernière pensée, à toi, jusqu'au bout.

Henri Floch

(Fusillé à Vingré le 4 décembre 1914. Réhabilité par jugement de la Cour de Cassation le 29 janvier 1921)

Je soussigné, Leymarie, Léonard, soldat de 2^{ème} classe, né à Seillac (Corrèze)

Le Conseil de Guerre me condamne à la peine de mort pour mutilation volontaire et je déclare formellement que je suis innocent. Je suis blessé ou par la mitrailleuse ennemie ou par mon fusil, comme l'exige le major, mais accidentellement, mais non volontairement, et je jure que je suis innocent, et je répète que je suis innocent. Je prouverai que j'ai fait mon devoir et que j'ai servi avec amour et fidélité, et je n'ai jamais failli à mon devoir.

Et je jure devant Dieu que je suis innocent.

Leymarie Léonard, (soldat au 305^{ème} Régiment d'Infanterie, fusillé le 12 décembre 1914 à Fontenoy et réhabilité en 1922).

La lettre « condoléances »

Le 17.12.15

Chère Madame

Vous allez sans doute être surprise de recevoir ce petit mot. Je vous dirai que j'ai même un peu hésité. Mais j'ai cru mieux faire de vous apprendre cette triste nouvelle. Chère dame c'est avec peine que je vous annonce que votre cher mari a été foudroyé par un obus au milieu de nous le 15 à 9 heures du soir. Nous lui avons fait un cercueil il a été enterré au cimetière du Wleistten. Tous les camarades se joignent à vous dans vos peines.

Toutes nos condoléances.

Camguilhem 30^e Alpines (Annonçant le décès d'Isidore Pussacq, soldat n° 303 à son épouse)

Le 30.12.15

Chère Mademoiselle

Je vais me donner un instant pour satisfaire à vos désirs je m'en fais d'ailleurs un devoir. Je vous dirai premièrement que son malheur est arrivé après avoir quitté son travail par un obus nous étions plusieurs à côté de lui comme par miracle il n'y a eu que votre cher beau-frère qui a été atteint.

Les photos sa montre et l'argent qu'il avait sur lui a tout été ramassé parmi cela il y avait même un mandat le tout a été envoyé au ministère qui vous l'enverra nous aurions fait l'expédition nous-mêmes mais cela est expressément interdit. Si j'ai le bonheur de m'en revenir je pourrai vous l'expliquer de bouche car je vous dirai que je suis des Basses Pyrénées de Sallespisse canton d'Orthez. Je crois chère Mademoiselle vous avoir donné tous les renseignements possibles. Recevez mes plus respectueuses salutations.

Camguilhem (Expliquant le décès d'Isidore Pussacq, soldat n° 303 à sa belle-soeur)

14 août 1918

Madame

Je vous connais à peine mais je me permets quand même de vous adresser ces mots.

Et je voudrais ne pas avoir la peine de le faire.

C'est en effet dans de bien tristes circonstances que pour la première fois je vous écris.

Votre mari a été blessé grièvement dans l'attaque du 12 courant.

Je vous en prie, Madame, ayez du courage le pauvre ami est mort de ses blessures.

C'est une lettre qui m'est très lourde à faire mais je crois de mon devoir en vous disant de suite la vérité.

Nous étions tous les deux plus que camarades nous étions frères.

C'est un grand malheur qui vous arrive et je partage de loin votre immense peine.

Je voudrais pouvoir vous donner d'autres renseignements mais comme je ne me trouvais pas avec lui cela m'est impossible.

Recevez, Madame, mes sincères condoléances.

Forlacroix (Annonçant le décès d'Auguste Bordes, de Narrosse, à son épouse).

